

Pour les médias, la relève est impossible

Mathieu Arsenault

Numéro 214, mai-juin 2007

Les nouveaux conflits générationnels

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10394ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arsenault, M. (2007). Pour les médias, la relève est impossible. *Spirale*, (214), 25–25.

Pour les médias, la relève est impossible

par MATHIEU ARSENAULT

On a pu assister, coup sur coup l'automne dernier, à trois débats qui mettaient en scène un conflit générationnel : Lise Payette s'est d'abord attaquée à la mauvaise qualité des téléromans actuels; ce fut ensuite au tour de Robert Charlebois, secondé par Jean « Deadwolf » Leclerc, qui s'en est pris à la relève musicale pour l'accuser de n'avoir rien de neuf à dire; et Richard Martineau, enfin, a pris pour prétexte la sortie du premier coffret de la série *Passe-Partout* pour dénoncer en bloc une génération d'enfants-rois, nostalgique, consensuelle et apolitique. Au premier abord, on pourrait croire que le Québec est au bord de l'éclatement, qu'une bataille rangée se prépare entre les jeunes et les vieux. Mais à y regarder de plus près, on constate que la polémique est mince et qu'elle révèle en fait un malaise plus profond encore que celui qui pourrait revivifier la culture par une sorte de relève générationnelle.

Entre tous ces événements médiatiques, la polémique opposant Charlebois à la relève musicale est assurément celle qui a tenu le coup le plus longtemps sur la place publique. C'est sans doute Olivier Robillard Laveaux, critique musical de la scène locale au magazine *Voir* qui a le mieux saisi la subtile imposture mise en œuvre par ce débat. Il écrit : « *Si les débats intergénérationnels semblent inévitables [...], c'est la manière dont ils se terminent qui déçoit. Musiciens de la scène émergente, vous n'avez pas eu à lever le petit doigt. Vous êtes, en ce moment, aussi intouchables qu'une rimbambelle de chroniqueurs culturels vous ont défendu, traitant parfois même vos assaillants de monocles déconnectés.* » Le débat avait en effet tout pour décevoir puisqu'il n'a pas eu lieu, il n'a pas eu le temps d'avoir lieu puisque la rumeur médiatique s'en est emparée avant de laisser le temps à la scène émergente de répliquer. La même chose s'est reproduite en ce qui concerne Richard Martineau et la « génération *Passe-Partout* », où la défense s'est organisée avant même qu'un représentant de cette génération n'ait eu le temps de prendre la parole. Or c'est bien ce qui rend mal à l'aise : à chaque fois, la vitesse de propagation médiatique empêche précisément la relève de se défendre elle-même. Pire que muselée, pire que bafouée, elle est ramenée à une quantité abstraite, à un capital de sympathie muet dont profitent les personnalités médiatiques appartenant à la même génération d'où partent les attaques.

La génération anonyme

En ce moment, on pourrait encore croire qu'une génération domine l'autre, on pourrait encore fonder quelque espoir sur un conflit de générations plus sourd dont l'enjeu concernerait le rétablissement d'un rapport de force médiatique en faveur des « jeunes ».

Mais ce serait négliger d'entendre l'autre partie, celle qui attaque, ce serait négliger la profonde détresse des polémiqueurs. Car il faut voir d'où parlaient Jean Leloup et Robert Charlebois lorsqu'ils ont attaqué l'absence de contenu de groupes comme Malajube, Karkwa et Pierre Lapointe. Ils parlaient depuis leur propre effondrement générationnel, ne dénonçant l'absence de relève que pour mieux constater la présence inepte de leur propre génération sur toutes les tribunes, avalée d'une manière infiniment plus désolante par une rumeur médiatique autrement

plus nostalgique, consensuelle et apolitique que tout ce qui pourrait lui succéder. C'est cette présence qui fait peur en effet, et surtout la perspective que ça pourrait ne jamais changer, que la rumeur médiatique ne pourrait se nourrir de polémiques et de conflits que pour mieux assurer la permanence consensuelle de sa propre existence.

Quelle est alors la signification du mot « génération » dans ces débats? Il pointe peut-être moins vers un principe de communauté que vers un espoir d'identité et de subjectivité. Que la rumeur médiatique demeure consensuelle a de quoi réjouir la société qu'elle unit dans une identité collective, mais ceux qu'elle met mal à l'aise demeurent les artistes à qui cette même société fait porter l'étendard de la singularité subjective. Derrière l'apparence d'un conflit de générations, les débats de l'automne dernier auront finalement mis en scène un cri de détresse de singularités sans âge opposées au collectif. Pressentant que l'appareil médiatique se détournait du véritable enjeu du débat, Jean « Deadwolf » Leclerc a posé un acte d'une intensité et d'une efficacité remarquables : alors qu'il était invité à l'émission de Christiane Charrette pour défendre sa position, il s'est empressé de neutraliser sa propre position polémique pour prendre sa guitare et chanter sa chanson la plus autobiographique à ce jour, une chanson racontant les horreurs de l'Algérie dont il a été témoin, s'en servant pour justifier sa démarche artistique et son approche festive de la musique. Ce faisant, il jouait le tout pour le tout, investissant subjectivement en un retournement spectaculaire tout l'espace médiatique qui lui était alloué, prenant la parole avant qu'on ne la lui prenne, court-circuitant ainsi la rumeur médiatique.

On aurait bien sûr préféré qu'il approfondisse le problème, car la question de la génération demeure entière. Et peut-être insoluble en ce qui concerne l'espace médiatique, car il ne peut y avoir de génération sans communauté de sujets, ce à quoi se montre résolument réfractaire la rumeur médiatique. C'est peut-être en cela que consiste l'essentiel de la détresse de ces polémiqueurs générationnels qui dénoncent l'absence de relève : ils constatent, dépités, qu'eux-mêmes ont fini par s'imposer dans les médias mais en tant que collectivité anonyme, payant leur place de leur propre identité subjective. Lise Payette n'a pas su devenir auteure, car ses téléromans n'ont jamais eu le statut d'œuvre littéraire. Robert Charlebois s'est peu à peu transformé en parodie de tout ce à quoi il pouvait d'abord avoir aspiré. Et Richard Martineau en est maintenant réduit à faire la « job de bras » de Quebecor, défendant sur toute la ligne et sans rechigner la politique éditoriale de cet empire en s'accrochant à la sécurité d'emploi que lui procure son nouveau poste de chroniqueur au *Journal de Montréal*. ●